

Le Canard

MONTREAL, 1 JUILLET 1882

tion, mais présentement tout son esprit était à la navigation et au commerce

Depuis cinq années il voyageait avec la *Belle Léocadie*, portant des pendules, des gants de peau, des orinolines aux îles Sandwich, du vin de Champagne et des parasols aux Indes, des chaussures et de la mercerie au Chili, revenant avec des chargements de bois de campêche pour les marchands de vins de Bordeaux, de bois de teck, de palissandre, d'ébène, etc. Lui, qui dans sa première jeunesse, avait oru le monde limité aux horizons de son île, avec les singes pour toute humanité, trouvait maintenant l'univers entier bien petit

Il avait déjà couru les mers des cinq parties du globe, touché à tous les continents, relâché dans bien des îles, le capitaine Lastic n'avait eu que des satisfactions avec lui. Jamais l'araï douï ne lui avait causé le plus léger ennui.

Il avait bien été obligé un jour d'aller le réclamer à la prison de Liverpool, où l'avait conduit un instant d'oubli, mais cette peccadille ne pouvait que faire honneur à son cœur; la chose s'était passée au musée d'histoire naturelle de Liverpool, où Saturnin Farandoul, à la vue d'un singe empaillé, n'avait pu réprimer sa douleur et sa colère. Il s'était précipité sur les conservateurs épouvantés avec une telle furie, qu'on avait dû les arracher de ses mains dans un état de dégradation avancée.

Présentement la *Belle Léocadie*, venant de Saïgon, en charge pour la Nouvelle-Galles du Sud, se trouvait à l'entrée de la mer de Célébes, à la hauteur des îles Soolou. Le capitaine Lastic était sans inquiétude. Rien n'était à craindre de la part des éléments, la mer et le ciel étaient splendides et tout promettait une heureuse navigation. On disait bien ces parages infestés par la piraterie, mais le capitaine Lastic, qui n'avait jamais rencontré de pirates, ne croyait pas un mot de toutes ces histoires d'échoueurs de mer.

— Des pirates, tonnerre d'Houffleur! Lieutenant Mandibul, il y a cinquante ans que le dernier a été pendu. Et puis, s'il en reste encore, je ne serais pas fâché d'en voir quelques-uns! répétait souvent le capitaine Lastic.

Hélas! ce souhait devait être réalisé plus tôt que ne le pensait le pauvre capitaine! La même nuit, profitant d'un ciel sans lune, des pirogues malaises abordèrent sans que le moindre bruit ou le plus petit éblouissement avertit les matelots de la *Belle Léocadie*. — Les hommes de quart dormaient-ils ou bien étaient-ils perdus dans les séduisants souvenirs d'un récent voyage à Taïti? toujours est-il qu'ils ne se réveillèrent pas et que les kris malais firent leur œuvre.

Toujours sans faire le moindre bruit, les pirates envahirent le navire. Le capitaine Lastic se réveilla, mais ce fut pour se voir, avec la plus grande stupefaction, entre les mains des Malais, garrotté de façon à ne pouvoir remuer le petit doigt.

Le lieutenant Mandibul, Saturnin Farandoul et le reste des quinze hommes de l'équipage étaient également ficelés comme de simples paquets.

(A continuer.)

X... a une façon bien simple de payer ses dettes.

Il emprunte à A... pour rendre à B...

Il appelle cela jouer de la flûte, sous prétexte que les flûtistes passent leur vie à boucher un trou pour en couvrir un autre.

Petite scène de ménage :

Monsieur, rentrant tout joyeux. — Chère amie, on va m'apporter mon portrait. tu verras comme il est fidèle.

Madame, sèchement. — Alors, il n'est guère ressemblant!

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass., est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & CIE., Éditeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Bolte 325.

Choses et autres.

Parlons d'abord des choses, ensuite nous parlerons des autres.

Depuis que le *Canard* a poussé son dernier couac, il est arrivé toutes sortes de petits événements, toutes sortes de choses *pas pareilles*. Réveillons nos souvenirs.

.

Ce siècle avait deux ans. Rome remplaçait Sparte. Déjà Napoléon partait sous Bonaparte.

Ce n'est pas précisément ce souvenir-là que nous voulions évoquer et si nous nous permettons ici de citer le grand Victor Hugo, c'est parce que l'autre Victor, le restaurateur, n'a rien fait de semblable. Nous savons, du reste, que les poètes, comme les autres mortels, consentent volontiers à ce qu'on les cite pourvu que ce ne soit pas devant les tribunaux.

Notre siècle commence à vieillir. Il a quatre-vingt-deux ans révolus. A pareil âge on a besoin de ménagements, surtout quand on est orphelin. Il est très rare qu'un siècle vive au-delà de cent ans. Avis à ceux qui ont l'intention de se livrer à l'élevage des siècles. Nous aurions bien dit de suite quel âge avait notre siècle la semaine dernière, mais nous voulions le dire en vers... et contre tous, et, comme il nous aurait fallu allonger de quatre pieds un alexandrin qui en avait déjà douze, nous nous sommes noblement sacrifiés sur l'autel de l'effacement. Nous ne sommes pas fiers. Nous avons fait place à notre ami Hugo et nous lui avons volé un bout de sa prose rimée.

.

Nous entendons d'ici les récriminations de la tribu Hugotine. C'est malheureux que le *Canard* ne puisse pas faire comme certains individus toujours prêts à sacrifier à n'importe quelle idole, pourvu que le fétiche compte des adorateurs parmi une foule plus hypocrite que pieuse. Cela nous mettrait à l'abri des reproches que nous adressent parfois de pauvres idolâtres qui nous accusent d'irrévérence. Mais c'est plus fort que nous, lorsqu'on présente à notre admiration des magots attifés d'une façon grotesque, nous sommes obligés d'en rire. Nous n'en voulons pas aux idoles. Ce n'est pas leur faute si on les maquille aussi maladroitement avant qu'on les mette en évidence. Hugo est un poète, de mérite, nous n'en disconvenons pas. Puisqu'il a mérité l'honneur d'être critiqué par Thomas Chappais, c'est signe qu'il y a de l'étoffe en lui, et de l'étoffe du pays, par dessus le marché, mais nous nous réservons le droit de nous tenir debout lorsque nous lui parlerons. Nous flé-

chissons le genou devant Dieu. Pas devant de simples mortels que le caprice populaire ou la vague a juchés sur un piédestal plus ou moins fragile.

.

Le général de Charrette et le comte de la Rochefoucauld ont été acclamés ici que c'était beau de voir ça. Le premier surtout dont le passage ici a été une longue suite d'ovations. C'est un brave homme et un homme brave, deux qualités qui ont bien leur prix. Il joint à l'avantage d'être né après son père, celui beaucoup plus grand de posséder lui-même un mérite réel. Il est couvert de blessures, s'est distingué sur plus d'un champ de bataille pour la défense d'une cause chère au peuple canadien. Il retrouvait ici, après douze ans de séparation, de braves compagnons d'armes, des zouaves canadiens qui lui ont voué une espèce de culte. Il n'en fallait pas plus pour lui assurer une réception des plus chaleureuses. Aussi les banquets ont succédé aux banquets. On lui a infligé discours sur discours. Plusieurs zouaves ont endossé le vieil uniforme et bon nombre de ceux qui n'ont jamais été zouaves auraient bien voulu découvrir quelque moyen de prouver au général qu'eux aussi s'étaient montrés d'héroïques défenseurs de Pie IX.

Au banquet de samedi dernier le marquis de Charrette a reçu de brûlantes déclarations d'amour de la part de notre population moustachue. On lui a crié : *hip, hip, hurrah!* On lui a chanté : *For he is a jolly good fellow* et le *Canard* a vu le moment où il craignait que ce refrain stupide ne fut chanté en l'honneur du pape régnant.

.

Qui nous débarrassera de ce refrain idiot? Le *Canard* a la chair de poule chaque fois qu'il entend des Canadiens-Français vociférer cette absurdité. Si l'ouvrier illettré se permettait pareille inconvenance, on ne manquerait pas de dire qu'il manque de goût, de tact et de patriotisme. Quelle belle idée nos hôtes vont se faire des manières de ceux qui, pourtant, ont dû avoir pour but de leur prouver que nous étions restés Français! Pourquoi ne s'est-il pas trouvé des hommes de bonne volonté pour lancer une pomme de terre bouillante dans la gorge de chacun des braillards au moment où ils ouvraient la bouche pour entonner ce concert sacré? (inversion facultative).

.

La Saint-Jean-Baptiste a aussi fourni l'occasion de crier *hip, hip, hurrah!* en l'honneur du vaillant général. A propos de vaillant, jusqu'à quand nos orateurs persisteront-ils à employer le mot galant, traduction littérale du mot anglais *gallant*, au lieu de brave ou vaillant? Nous avons entendu un discoureur dire en présence de madame la marquise de Charrette et de quelques autres dames que le marquis était l'officier le plus *galant* du monde. Reste à savoir comment l'illustre dame a goûté le compliment.

.

Le *Canard* a remarqué des inscriptions qui méritent de passer à la postérité. En voici quelques échantillons :

« Heureux le peuple dont le Seigneur est son Dieu. »

Un drapeau portait en lettre d'or :

« Jeu de pelotte canadien. »

Sur la façade d'une maison le mot « Aïmons » surmontait une statue de St. Jean-Baptiste. Un loustic habitué à lire des rébus prétendait que cela voulait dire : Baptiste Emond.

.

Le général de Charrette est certainement très populaire parmi les Canadiens-français, mais l'héroïsme c'est l'arracheuse de dents qui fait les délices de la foule, tantôt sur la place Jacques-Cartier, tantôt sur la place Chaboillez. Elle vous extrait canines, molaires et incisives avec une dextérité qui tient du prodige et presque toujours sans que le patient éprouve la moindre douleur. Aussi passe-t-elle pour une sainte parmi une certaine partie de notre population. S'il lui arrive de faire mal

à quelqu'un, vite, elle le flanque en bas de la voiture et s'attaque à une mâchoire moins récalcitrante. Dire le nombre de dents qu'elle a fait sauter serait impossible.

L'autre jour elle extrait une dent à un jeune enfant. Le pauvre petit plourrait dans les bras de son père. Lui a-t-elle fait mal? demanda quelqu'un.

— Ça fait toujours mal un peu, répond aussitôt un gros gaillard. Voyez-vous, quand qu'on s'est arraché une dent, faut sentir une p'tite douleur. C'te femme-là, elle a un grand don, mais faut qu'a fasse mal des fois. Hormis donc que ça serait l'bon Dieu direct.

L'autre s'est sauvé sans demander à son interlocuteur s'il considère que la femme en question est le bon Dieu indirect.

Abonnez-vous à l'Album Musical

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Des rameaux verdoyants décorant chaque rue, Et de tous les côtés, la foule est accourue. Dépassant au galop quelques groupes épars. L'on voit des cavaliers courir de toutes parts. Tel, pendant le combat, la légère estafette, Sous la grêle de plomb, court, va, vient et répète. L'ordre du commandant aux vaillants officiers, Tels, les ordonnateurs, excitant leurs coursiers, Parcourant en tous sens les rangs de la colonne, Dominant de leur voix le tambour qui résonne. Ils montrent à chacun sa place dans les rangs. Chut! N'entendez-vous pas ces accords enivrants? D'un corps de musiciens, la joyeuse fanfare A donné le signal. Voilà qu'on se prépare A marcher fièrement à l'ombre de son drapeau Qui de la nation protège le bercéau. Plusieurs ont sur le sein l'image vénérable Du patron; mais chacun a la feuille d'érable, Cet emblème sacré que, sur un cœur vaillant, Une main d'ouvrier attache en tressaillant, Car souvent la bonté s'allie avec la force. Le travailleur est franc, mais sous sa rude écorce Il cache un noble cœur, une âme de héros, Tandis que les savants prononcent de grands mots Qu'ils ne comprennent pas, on voit le prolétaire, Laissant là son travail, devenir militaire, Et, dans les rangs obscurs, défendre son pays. Au moment du danger, quand d'autres, réunis, Pérorent à l'envie, discutent à leur aise, Notre ouvrier se bat, témoin mil huit cent treize, Témoin les beaux succès que remporta jadis L'ouvrier canadien, luttant un contre dix. Puisqu'au temple d'honneur notre histoire burine D'aussi beaux dévouements, devant chaque poitrine Que décore aujourd'hui l'insigne glorieux Inclignons-nous : l'enfant est digne des aïeux. Nos pères, autrefois, à l'appel de la gloire Abandonnant leurs champs, couraient à la victoire. Mais nous n'entendons plus des armes le fracas; Nous cherchons à créer, nous ne détruisons pas. Aux bruits guerriers des camps succède l'industrie. Nos bras sont au travail, nos cœurs à la patrie. Quand, pour notre pays témoignant notre amour, Nous nous réunissons pour fêter ce grand jour, Fils des premiers colons de la Nouvelle France, Héritiers du beau sol qu'illustra leur vaillance, Nous osons réclamer notre place au soleil. Dans le fond d'un ciel pur, à l'horizon vermeil, Brille d'un vif éclat l'étoile tutélaire. Cet astro bienfaisant nous guide et nous éclaire. De notre sainte foi conservant le flambeau Nous avons pris au ciel un protecteur nouveau. Quand nous serons nos rangs sous sa puissante égide Viennent les coups du sort, rien ne nous intimide; Notre devise à nous c'est l'amour, l'union. Unis, nous pouvons tout. Lorsque plus d'un million De cœurs vraiment français à l'unisson palpitent, En vain nos ennemis, pour nous perdre s'agitent. Tant que groupés autour de nos fiers étendards Nous marcherons, sur nous s'émousseront leurs dards. Méprisant leur fureur et les traits de l'envie Nous saurons triompher. Le destin nous convie A former sur ce sol un peuple grand et fort; Il suffit pour cela d'un généreux effort Que Dieu secondera. Jurons d'être fidèles Au devoir. Nos aïeux nous servent de modèles : Comme eux, il nous faudra rester toujours unis. Nous avons, ce matin, dans les temples bénis Adoré le Très-Haut et rendu notre hommage Au patron vénéré dont nous portons l'image. Et maintenant montrons que nous sommes restés Les dignes descendants d'ancêtres respectés.

REMI TREMBLAY.